

LE JUIF ANTISÉMITE

Camillo BERNERI

Éditions «Vita», 2 rue Fléchier, PARIS.

Quatrième partie:

LE COMPLEXE D'INFÉRIOTÉ CHEZ LES JUIFS

Les Juifs sont une nation non seulement par leur conscience nationale, mais aussi par certains caractères psychiques prédominants qui les caractérisent.

Chez les Juifs dolichocéphales de l'Afrique du Nord, de l'Italie, de la péninsule ibérique et du midi de la France comme chez les Juifs brachycéphales de Pologne, de Russie et d'Allemagne on constate certains caractères psychiques qu'on ne peut pas expliquer par le facteur race. Il faut les expliquer par le facteur histoire qui est la somme des hérédités et des réflexes provoqués par le milieu social actuel (1). L'hérédité, c'est la tradition biologique, la situation sociale actuelle, c'est l'histoire qui se prolonge, somme des résidus ancestraux psychiques et physiques et des expériences de vie. Les Juifs sont lourds d'histoire, de leur histoire de nation flottante et incestueuse, faite d'exodes, de fusions, de courants d'émigrations, de stagnations dans les ghettos inaccessibles. C'est l'histoire d'une grande famille, pleine de mariages entre cousins, de coopérations étroites entre familles, de fédérations de communautés. C'est l'histoire d'une navigation, où l'on voit des équipages, débarquant dans les villes d'Occident, se retrouver plus tard en Orient ou vice-versa, parfois sur les radeaux du naufrage, parfois sur des navires dorés. Famille parmi les peuples, nation parmi les États, nation sans patrie, greffée sur la vie économique et politique des nations et ne pouvant ni les absorber ni s'y confondre.

Les Juifs ont connu le poids des chaînes de l'esclavage, l'ombre puante des ghettos, la honte hurlante de la roue. Ceux d'aujourd'hui connaissent le poids de l'émancipation. On n'est jamais plus esclave que lorsqu'on a conscience de l'être. C'est en voulant les briser qu'on s'aperçoit que les chaînes sont solides. Il est dur en étant devenu des affranchis de n'être pas encore des hommes libres. Le Juif se voit mourir comme Juif. En même temps qu'il voit pointer l'aurore de sa libération sociale, il voit se coucher le soleil de sa race: car, pour lui, s'émanciper socialement signifie disparaître comme nation.

Léo Pinsher, dans *L'autoémancipation* exprime un état d'esprit commun à bien des Juifs, en écrivant: «*Le Juif est pour les vivants: un mort; pour les autochtones: un étranger; pour les sédentaires: un vagabond; pour les possédants: un mendiant; pour les pauvres: un exploiteur et un millionnaire; pour les patriotes: un sans-patrie; pour toutes les classes de la société: un concurrent abhorré. Et voici*

(1) B. Lazare écrivait dans son livre *Fumier de Job*: «*Quelles choses de l'histoire le Juif n'a-t-il pas ressenties? Que n'a-t-il pas éprouvé? Quelles hontes n'a-t-il pas subies? Quelles douleurs supportées? Quels triomphes n'a-t-il pas connus? Quelles défaites n'a-t-il pas acceptées? Quelle résignation n'a-t-il pas montrée? Quel orgueil n'a-t-il pas étalé? Et tout cela a laissé dans son âme des traces profondes comme les eaux du déluge laissèrent leurs sédiments au fond des vallées*». Cité par Kadmi-Cohen (*L'État d'Israël*, Paris, 1930, p.52) qui ajoute: «*Toute l'âme juive a été altérée par cette alluvion*».

notre propre image: «Notre patrie: l'étranger, notre unité: la dispersion, notre solidarité: l'hostilité générale, notre arme: l'humilité, notre tactique: la fuite, notre originalité: l'adaptation, notre avenir: le jour prochain».

E. Eberlin, observe: «Beaucoup d'Israélites essaient de s'évader du judaïsme, mais en vain! Ils ne peuvent pas faire mourir le Juif en eux, tout en ne pouvant pas vivre en Juifs!».

D'où un sombre désespoir, un amer désenchantement...

Cet état d'esprit n'est guère connu dans les milieux non-juifs (2).

Parmi les écrivains Juifs, André Spire a été celui qui, parmi ceux que je connais, a le mieux exprimé ce «*complexe d'infériorité*» juif.

«Mettez au collège un enfant de dix ans, ardent, joyeux. Les camarades l'accueillent, jouent avec lui. Mais un jour, l'un d'eux questionne:

- Pourquoi ne t'ai-je vu dimanche à l'Église?

- Je ne vais pas à l'Église.

- Et pourquoi ?

Il répond. Alors les jeux s'arrêtent, et l'enfant est tout seul. Il ne comprend pas d'abord. Ses parents lui expliquent. Et il n'a plus de camarades que quelques petits Juifs comme lui.

Et si ces petits camarades ne lui plaisent pas? S'ils n'ont ni mêmes goûts, ni mêmes manières, s'ils sont plus riches que lui, et sans le vouloir l'ont humilié, faudra-t-il qu'il reste avec eux, loin de ceux vers qui, le premier jour, son cœur était si gentiment élané?

Alors, il reste à l'écart, seul» (3).

«Se battre contre des petits camarades, n'avoir pas de vrais amis, fuir son pays dès qu'il le peut, retrouver dans la grande ville de province même, l'hospitalité, la défiance, ce rien qui vous empêche d'être l'égal des autres, se réfugier enfin dans les immenses et sombres capitales, où l'on espère découvrir des coreligionnaires, des amis, un milieu, mais trop tard, parce que votre jeunesse attristée écrasera toute votre vie; voilà le sort du plus heureux des Juifs occidentaux. Même dans sa patrie, le Juif reste «*capite diminutus*». Il n'est pas comme les autres. Il se sent un peu méprisé.

S'il est courageux et indépendant, il doit rester armé, en guerre; s'il est faible, s'il a besoin des autres, il doit cacher son origine, et, comme l'a dit si vigoureusement le Dr Hertz, marcher toute sa vie avec sa main devant son nez» (4).

Cet isolement, cette lutte continuelle favorisent la neurasthénie chez les Juifs et particulièrement les névroses dites de combat, «*qui disparaissent ou s'atténuent, dès que l'individu se trouve replacé dans des conditions plus favorables*» (Kretschmer).

B. Lazare a écrit ces lignes qui évoquent pour la France l'époque de l'affaire Dreyfus, mais qui pour un grand nombre de pays sont encore d'actualité:

«La peur dans le monde, dans la rue, au spectacle, au restaurant d'entendre le mot qui est devenu une insulte, de se l'entendre jeter à la face, le tressaillement devant un regard railleur ou haineux, dans lequel se lit l'injure qu'on redoute d'entendre sortir de la bouche. Et tout cela un peu chaque jour effleurant l'épiderme, faisant du Juif un animal neurasthénique dont le cœur s'use s'il est un sensitif, dont le mépris s'aiguise s'il est un intellectuel, dont le désir de violence ou de vengeance s'éveille s'il est un sanguin». (Cité par Kadmi Cohen, ov. cit. p.50-51).

«Au cours de la guerre, ces névroses (dites de combat) furent particulièrement fréquentes parmi d'excellents sous-officiers d'origine juive qui, n'ayant pas réussi, malgré leur courageuse conduite et

(2) E. Eberlin, *Les Juifs d'aujourd'hui*, (Paris, 1927, p.49-50).

(3) A. Spire, *Quelques Juifs et demi-juifs*, (Paris, 1928, Vol.1, p.170).

(*) *capite diminutus*: littéralement, une tête réduite. (Note A.M.).

(4) A. Spire, *Pages libres* (Paris, 1904, p.356).

précisément à cause de leur origine à obtenir le grade de sous-lieutenant de réserve en ressentirent une grande humiliation avec, de temps à autre, une grave tension psychique se manifestant par une nervosité générale et une affectivité expansive» (5).

Il est possible que la neurasthénie ait chez les Juifs aussi une base hérédito-biologique comme prétendent certains auteurs (6) mais ce qui est certain c'est que la situation sociale de la majorité des Juifs suffit à expliquer la fréquence, chez eux, des névroses causées sur un complexe d'infériorité.

Nous reviendrons sur certains aspects de ce phénomène.

Pour le moment, il est nécessaire de parler de la «*protestation*» chez les Juifs, puisqu'elle est le ressort comprimé et qu'elle est déclenchée par le «*complexe d'infériorité*». On peut dire qu'elle est le côté positif de ce complexe-là.

(5) E. Kretschmer, *Manuel théorique et pratique de psychologie médicale*, tr. fr. Paris, 1927, p.353-354.

(6) Sur la question voir: Blanchard, *Bulletin de la Société d'anthropologie* (6 nov. 1884); M. G. Lagneau, *Bulletin de l'Académie de Médecine* (8 sept 1891); C. Lombroso, *L'antisemitismo e le Scienze moderne*, (Torino-Roma 1894); L. Cheinisse, *La pathologie des races* (Paris, 1909); A. Puvion, *La pathologie des Juifs*, (Paris, 1930).